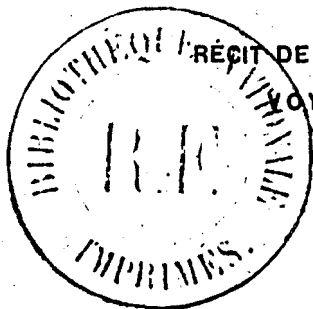


EN
TUNISIE



RÉCIT DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE
VOYAGE EN TUNISIE
HISTOIRE

PAR

ALBERT DE LA BERGE



6724

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

56, RUE JACOB, 56

1881

Tous Droits réservés.



plus en sûreté rétrogradait sur Souk-el-Arba. Les assurances de pacification données par les délégués du bey étaient donc sans valeur, et le ministère de la guerre agissait sagement en se préparant contre toute surprise et en ne laissant rien au hasard, service des munitions, des transports, des vivres et des ambulances. Dès le 20 avril près de 500,000 rations étaient dans les magasins de Bône et de la Calle, le service des convois était assuré entre ces deux villes et les camps de la frontière. La colonne Logerot avait également tout le nécessaire en munitions et subsistances et la route de Soukahrras à Sidi-Youssef était terminée.

Au 24 avril la concentration des troupes s'achevait et l'ordre était donné de franchir la frontière.

Ce fut la colonne du sud, commandée par le général Logerot, qui entra la première en mouvement. Le 24 au matin elle quittait le bordj français de Sidi-Youssef et pénétrait sur le territoire de la tribu tunisienne des Charen. Après plusieurs heures de marche sur un terrain broussailleux et raviné, elle atteignit la petite vallée de l'Ouadi-Allagh, sur les versants de laquelle étaient quelques douars. Les goums arabes ouvraient la marche, portant le drapeau français, venaient ensuite le 2^e tirailleurs, les zouaves, les chasseurs d'Afrique, le 83^e de ligne et l'artillerie. Les rares indigènes qu'on rencontrait n'avaient point l'attitude hostile et semblaient plutôt étonnés et en contemplation devant le bel ordre de la colonne française. Le 24 au soir, la colonne couchait sans incident sur les bords de l'Oued-Mellègue,

apercevant dans le lointain les murailles et les minarets des mosquées du Kef.

Le 25 au matin, l'Oued-Mellègue était franchi à gué, et, après s'être fait éclairer à quelques kilomètres en avant par les goums et les chasseurs d'Afrique, la colonne entra dans le défilé de Darrabia, gorge sauvage aux pentes escarpées, où poussent quelques rares genévriers et de maigres bouquets de thuyas. Ce défilé fut le seul passage difficile entre la frontière et le Kef. La colonne eut ensuite à traverser une série de plateaux sablonneux couverts de broussailles de romarin. A dix heures, elle campait sur les hauteurs qui bordent l'Oued-Rmeuk ou R'mel à gauche ; l'avant-garde, composée des chasseurs d'Afrique et des zouaves, était à 4 kilomètres en avant, à 3 kilomètres seulement du Kef.

Le 26, à six heures du matin, les troupes quittaient le campement et se dirigeaient vers le Kef. Les goums suivaient les crêtes de gauche, les chasseurs à cheval éclairaient la droite. Les tirailleurs, les zouaves et le 83^e s'étaient déployés dans la plaine pendant que la 3^e batterie du 26^e d'artillerie s'était établie sur le sommet d'un des mamelons qui forment à gauche les derniers contreforts montagneux sur lequel s'appuie le Kef. Les portes de la ville étaient fermées, et de l'éminence où étaient placés nos artilleurs on pouvait apercevoir des soldats tunisiens et des Arabes debout sur les remparts et suivant les mouvements de nos troupes. Le 2^e tirailleurs, soutenu par les zouaves, avait pénétré dans un bois d'oliviers situé à 200 mètres des murailles, et le général Logerot venait d'envoyer le colonel de Coulanges pour demander au gouverneur Si-Rechid de

rendre la place, lorsqu'un officier tunisien vint à onze heures et demie annoncer que les portes de la ville étaient ouvertes et que la Casbah serait livrée aux troupes françaises.

Nos troupes entrèrent en ville au son de la *Marseillaise* jouée par la musique du 83^e et répétée par les échos des rues étroites et des hautes murailles de la ville arabe. Le colonel de Coulanges fut chargé d'occuper la ville avec un bataillon du 83^e de ligne, une batterie de 90, une section du génie et deux pelotons de cavalerie. Le reste des troupes françaises demeura campé dans la plaine. La prise du Kef n'avait coûté ni un homme ni un boulet.

Le gouverneur cependant, Si-Rechid, ne s'était décidé à ouvrir la place que devant les dispositions prises par le général Logerot et sur la certitude que la résistance était impossible et inutile. Quarante-huit heures auparavant, le gouverneur du Kef avait songé à se préparer au combat. Les canons de la Casbah avaient été chargés et bourrés à éclater. Un certain nombre d'Arabes Charen étaient venus des environs dans la ville. Plusieurs marabouts avaient prêché la guerre sainte dans les mosquées. Des grand's gardes avaient été postées la veille, à 200 mètres en avant de la ville, et le 25 on avait pu avec des lorgnettes constater du camp français un mouvement de cavaliers entrant et sortant par la porte Bab-el-Anir.

Ces projets de résistance n'avaient pas, heureusement pour la ville, l'assentiment de toute la population et même de tous les cheiks arabes. Notre agent

consulaire au Kef, M. Roy, qui était en même temps le directeur du bureau télégraphique, tenait notre chargé d'affaires, M. Roustan, au courant de ce qui se passait dans la ville, et ses dépêches du 24 et du 25 avril sont fort curieuses à lire. Voici quelques-unes de ces dépêches qui retracent fort bien le désordre moral de la population du Kef en même temps qu'elles mettent en lumière l'énergie et le sang-froid de l'honorable M. Roy :

L'agent consulaire de France au Kef, au chargé d'affaires de France à Tunis.

Kef, 24 avril 1881 (midi).

Si-Rechid vient d'être informé que la colonne Logerot a passé la frontière ce matin et marche sur le Kef.

Kef, 24 avril (1 h. 15 m. soir).

Des armes sont distribuées à tous les hommes valides qui sont envoyés aux remparts; cela fait un peu plus de mille combattants.

La colonne Logerot va camper ce soir à l'Oued-Mellègue, à mi-route de Sidi-Youssef au Kef.

Kef, 24 avril 1881 (7 h. 15 m. soir).

Le cheikh Kaddour, chef de l'ordre de Sidi-Abd-el-Kader, vient de m'écrire pour me demander ce qu'il doit faire; je réponds qu'il n'a rien à craindre et que je ne saurais que l'engager à persévérer dans ses bons procédés à notre égard.

Kef, 23 avril 1881 (8 h. soir).

Le cheikh Kaddour est disposé à aller à la rencontre de la colonne se présenter au général Logerot. Je crois que cette démarche aura d'heureux résultats, et, sauf meilleur avis, je délivrerai un mot d'introduction à Si-Kaddour.

Nos ennemis font courir le bruit que je suis cause de la marche en avant de nos troupes. J'espère, malgré leurs menées, préserver nos protégés de toute violence.

Roy.

Le chargé d'affaires de France à Tunis, à l'agent consulaire au Kef.

Tunis, 24 avril 1881 (8 h. 50 m. soir).

Je vous engage à faciliter la démarche projetée par le cheikh Kaddour, et, en général, tout ce qui pourra épargner une effusion de sang inutile. Vous pouvez dire à Si-Rechid que le bey m'a donné plusieurs fois l'assurance que ses troupes se retireraient devant les nôtres pour engager la lutte. Il fera donc bien de s'assurer des ordres du Bardo avant de tenter aucune résistance.

ROUSTAN.

L'agent consulaire de France au Kef, au chargé d'affaires de France à Tunis.

Kef, 25 avril 1881 (8 h. 30 m. matin).

Le général Logerot désire ne recevoir personne. Si-Rechid prétend qu'il ne serait plus écouté s'il conseillait aux habitants de ne pas défendre la ville; il télégraphiera au Bardo lorsqu'il aura reçu sommation de se rendre.

Les préparatifs continuent; il règne une grande agitation. Il est possible que les Khamemsas et leurs voisins viennent concourir à la défense de la place.

Kef, 25 avril 1881 (10 h. 10 m. matin).

J'ai suivi vos instructions d'hier au soir et je pense que tout se passera bien. Si-Rechid que j'ai revu n'a pu retenir ses larmes; il ouvrira probablement les portes de la ville après que le général Logerot lui-même aura envoyé un parlementaire. Le cheikh Ali-ben-Aïssa, qui jusqu'à ce matin a excité la population contre nous, m'a demandé

à faire sa soumission. On a coupé la communication télégraphique avec l'Algérie. La colonne campe à Sidi-Abd-Allah-Zeghir.

Kef, 25 avril 1881 (4 h. 20 m. soir).

Jusqu'à midi, pas un Arabe du dehors n'était venu concourir à la défense de la ville, et on ne comptait plus sur les tribus voisines. Elles viennent d'annoncer leur prochaine arrivée. A cette nouvelle, Ali-ben-Aïssa s'est retourné contre nous, et prêche la guerre sainte.

On dit que les contingents que réunit Hassouna-Zouari seront dirigés vers le Kef.

Je suis sans communication avec la colonne; mes tentatives pour informer le général de cette nouvelle situation sont restées inutiles jusqu'à présent.

Kef, 25 avril 1881 (3 h. 35 m. soir).

Ce sont les goums algériens qui sont campés à Sidi-Abd-Allah-Zeghir. Les troupes françaises sont à l'Oued-Remel à 9 kilomètres d'ici. Comme hier, elles se sont avancées sans éprouver de résistance.

Kef, 25 avril 1881 (7 h. 15 m. soir).

Les renforts que l'on attendait ne sont pas arrivés; d'autres part, le cheikh Kaddour a renvoyé chez eux les Arabes qui étaient descendus dans sa zaouïa. Nos amis ont agi. Ben-Aïssa, découragé, a renouvelé sa démarche de ce matin.

Kef, 25 avril 1881 (8 h. 40 m. soir),

Toute idée de résistance est abandonnée. Une députation ira demain matin le dire au général Logerot de la part du khalifa, du cadî et de plusieurs notables; il reste à savoir s'il n'exigera pas que cette démarche soit faite par Si-Rechid.

Kef, 25 avril 1881 (9 h. 10 m. matin).

Nous avons eu ce matin une nouvelle alerte causée par quelques Arabes du dehors, qui voulaient probablement faire naître une occasion de piller en ville. La population

les a chassés; elle est bien décidée à ouvrir les portes. Les magistrats et les principaux habitants l'ont déclaré chez Si-Rechid en ma présence.

Kef, 26 avril 1881 (9 h. 35 m. soir).

J'ai couru quelque danger ce matin en voulant, de concert avec les autorités, faire ouvrir les portes de la ville pour envoyer un courrier à la colonne; maintenant tout danger a disparu; la ville entière assiège l'agence pour se recommander à nous. Le parlementaire est arrivé.

Kef, 26 avril 1881 (11 h. 20 m. soir).

Les portes de la ville sont ouvertes ainsi que la Casbah où le général va mettre garnison.

La colonne campera en dehors de la place.

Ce que M. Roy eût pu ajouter pour compléter ce tableau, c'est que les partisans de la résistance avaient à diverses reprises fait des menaces aux Israélites soupçonnés d'être favorables aux Français. Il eût pu ajouter que lui-même étant sorti avec un ouvrier pour réparer le fil télégraphique, des Arabes fanatiques l'avaient maltraité, empêché d'emporter son matériel et contraint de rentrer chez lui en assiégé.

Dès que le général Logerot fut entré en ville et installé à la Casbah, il fit demander le gouverneur Si-Rechid pour prendre de concert avec lui les mesures nécessaires à l'installation des troupes d'occupation et à leur approvisionnement. Si-Rechid, après beaucoup d'hésitations, se décida à cette entrevue et monta à la Casbah avec M. Roy. Le général Logerot garantit la vie et les biens des habitants,

mais demanda en échange que le général tunisien répondît de la sécurité de nos convois. Si-Rechid se répandit en promesses, mais quelques jours après il prêtait en secret la main à des tentatives de trouble dont la fermeté et la prudence du colonel de Coulanges eurent heureusement raison.

La masse de la population du Kef parut du reste accepter avec résignation son sort et chercher surtout à tirer profit de la présence des troupes. « Dans la première heure, dit un correspondant, les habitants cachaient leurs poulets. A midi, ils les vendaient vingt sous; le soir, 2 fr. 50; le lendemain matin, 4 francs. »

Le lendemain, pour plus de sécurité, le colonel de Coulanges faisait procéder au désarmement de la population.

Dans la région nord, les opérations n'avaient pas pu être conduites avec autant de célérité. Des pluies torrentielles avaient retardé la marche en avant des colonnes de la division Delebecque. La mer était également très mauvaise, et le capitaine de vaisseau Lacombe avait dû ajourner l'occupation de Tabarcah, bien que cette mesure eût été décidée dès le 19 avril à la suite de la fusillade dirigée contre l'équipage de la canonnière l'*Hyène*.

Le 24 au matin, l'escadrille française était en vue de l'île et prête à commencer le bombardement du fort Djedid situé sur une colline en face de l'île. Un vent violent de nord-nord-ouest rendit impraticable l'abord des plages de l'île et de la côte. On ne pouvait songer à faire accoster les chalands et à débar-